

I

Ella

J'aimerais tant pouvoir dire que mon passé ne me suit pas partout, telle une ombre dont je ne pourrais me détacher, même en courant.

Je mène une vie agréable. Je suis intelligente, j'ai un bon boulot, de longues jambes, de jolis seins bien fermes, et on m'a dit plus d'une fois que le type avec qui je sors – enfin, plus ou moins – était une belle prise. Et pourtant, alors que je cherche William des yeux dans la foule du restaurant, une partie de moi se prend à espérer qu'il me pose un lapin... Quand une fille de vingt-cinq ans se prend à espérer qu'on la laisse en plan, ce n'est pas normal. Et je ne suis peut-être pas normale : je m'attache à naviguer tranquillement, en pilote automatique, et j'ai bien l'intention de continuer comme ça. À moins de circonstances inattendues qui viendraient perturber le cours de ma vie parfaite. Parfaite ? Pas tant que ça. Je suis l'un des personnages de mon histoire et je traverse les chapitres de ma vie comme s'ils étaient écrits par un écrivain imaginaire. Alors que c'est moi qui devrais en être l'auteur.

Je suis comme ça depuis longtemps. Je prends des décisions responsables. J'ai une vie rangée, bien organisée, et mon pouls reste constant. La plupart du temps, c'est ce qui me convient – et je devrais être fière de ce

que j'ai accompli. Mais la vérité, c'est que j'ai parfois l'impression de suffoquer dans un océan de détachement.

J'aperçois soudain William, qui me salue de la main. Il est assis dans le coin au fond de la salle, à la même table que d'habitude. Même heure, même endroit, chaque semaine ou presque, semaine banale après semaine banale.

Deux filles assises au bar près de moi fixent William et gloussent. Comprenant brusquement que c'est à moi qu'il fait signe et qu'il ne les a même pas remarquées, elles font une moue dépitée. Je me pare de mon plus beau sourire et je fends la salle. Lorsque je rejoins William, il se lève – c'est un vrai gentleman. Il dépose un baiser sur ma joue et passe le bras autour de ma taille d'un geste familier. En m'installant, je lâche un mot d'excuse.

– Désolée, je suis un peu en retard...

– Pas de problème, je viens juste d'arriver, répond William.

Pur mensonge. William Harper n'est jamais en retard. Je suis certaine qu'il avait un quart d'heure d'avance – et puisque j'ai vingt minutes de retard, il m'attend depuis plus d'une demi-heure. Il n'est pourtant pas du genre à faire des reproches.

– Je peux vous proposer un apéritif ? lance une voix enjouée.

Tout sourire, la serveuse dévore William des yeux, alors que c'est à moi que la question s'adresse. Si j'étais possessive, sa façon de le draguer ouvertement me mettrait en rogne. Mais il se trouve que ce n'est pas le cas. La jalousie est une réaction émotionnelle, et dans la maîtrise de mes émotions j'ai des années d'expérience.

– Je vais prendre une vodka cranberry. *Light*, le cranberry, s'il vous plaît.

Le verre de William est déjà vide et je retiens un sourire. Je le connais si bien... Il se permet un seul verre – vodka tonique – et le sirote pendant une bonne demi-heure. Ensuite, il passe à l'eau. Et en effet...

– De l'eau pour moi, merci, répond William avec un sourire.

Le visage de la fille s'éclaire. Grand, yeux bleus, cheveux blonds impeccables, William Harper est beau. Il faudrait être aveugle pour ne pas l'admettre. En plus, il sait s'habiller : on dirait qu'il sort tout droit d'une page de *GQ magazine*. Ses dents blanches et parfaitement alignées lui font un sourire éclatant. Il est d'une famille respectée, et à vingt-sept ans seulement, il est déjà associé dans le cabinet d'avocats de son père. Pourtant, alors qu'il me parle, je vois ses lèvres bouger mais je n'entends pas un mot de ce qu'il dit. C'est tellement bizarre...

– Ella, ça va ?

William a perçu ma retenue et s'inquiète pour moi. Il est sincère et c'est vraiment un type bien – et un beau parti, comme on dit.

– Oh, je suis désolée !

Faisant semblant de sortir d'une rêverie, je me lance dans un speech tout préparé.

– Je crois que je suis toujours dans mon dossier.

La réponse semble le satisfaire.

– C'est quel genre d'affaire ? me demande-t-il.

En un rien de temps, nous voilà lancés sur le sujet du boulot. Ça ne prend jamais longtemps. Je devrais me sentir heureuse de partager ça avec lui et qu'il soit à même de comprendre mon métier. Mais... on ne parle quasiment que de ça.

– Une histoire de licenciement abusif.

J'ai pris le premier cas qui me passait par la tête. Par chance, la serveuse revient avec nos verres et pour prendre la commande, ce qui me donne le temps de réfléchir à ce qui pourrait bien être palpitant dans le dossier sans intérêt en question.

Alors que la jeune fille nous quitte, un couple d'âge mûr s'approche de nous.

– Vous êtes Bill Harper Junior, c'est bien ça ? Le fils de Bill, non ?

Le monsieur lui tend sa main avec un sourire amical.

– C'est William, mais en effet, je suis bien William Harper Junior.

Ces dernières années, je l'ai entendu reprendre les gens à des douzaines d'occasions. Je me suis toujours demandé pourquoi il détestait qu'on l'appelle Bill ou Billy. Pourquoi ce besoin de corriger tout le monde ? Enfin, quand on utilise un diminutif de ce genre, c'est qu'on veut se montrer gentil, non ? Chez William, le faire poliment est devenu tout un art. Je ne sais pas comment il se débrouille, mais jamais les gens ne se vexent. Je me fais sans doute ces réflexions, mais à lui je n'en parle jamais. C'est révélateur...

Les deux hommes bavardent, et en moins de dix minutes William a réussi à proposer ses services de juriste pour la société du monsieur, qui promet de l'appeler au cabinet le lendemain. Là aussi, William se montre subtil et professionnel – il n'a rien du vendeur de porte-à-porte. C'est certainement inné car depuis trois générations chez lui, on est avocat de père en fils et même en frère.

Tout au long du repas, nous discutons tranquillement, sans autre interruption. Nous sommes à l'aise l'un avec l'autre, et ce depuis notre rencontre, en dernière année

de fac de droit. On a accroché tout de suite et je le classerais parmi mes meilleurs amis. Sauf que depuis un an et demi, je couche avec lui une fois par semaine.

– J’ai loué *Possible Cover*, m’annonce William. Je me demandais si tu voudrais passer chez moi après le dîner.

C’est tout lui : choisir le dernier film d’action rien que pour moi, parce que je suis une *addict*. Lui, ce n’est vraiment pas son truc. Il préfère les films d’art et d’essai ou les Woody Allen.

– Une autre fois, d’accord ?

Même subtilement, le visage de William trahit sa déception. C’est la deuxième semaine de suite que j’écourte notre tête-à-tête juste après le dîner... et avant le sexe.

Je laisse la contrariété percer dans ma voix et je mens sans sourciller.

– Il faut que je sois au bureau à six heures demain matin pour préparer une déposition.

Je ne sais pas s’il me croit ou s’il est trop poli pour me contredire. Mais je m’en moque. Ce soir, je n’ai pas envie. Depuis quelques mois, notre vie sexuelle me pose problème – et visiblement, William n’en a pas la moindre idée. Ce n’est pas vraiment à cause de lui : il a tout l’attirail qu’il faut, et il fonctionne bien. La plupart du temps. Ces temps-ci pourtant, quand nous passons la nuit ensemble, j’ai du mal à me retrouver au septième ciel. Et c’est peut-être ça, le problème. Avec William, si je veux arriver là-haut, je dois me forcer à y aller toute seule. Il ne m’y emmène plus. Alors voilà : je fais maintenant partie de ces femmes qui couchent une fois par semaine et qui font semblant. Et ce soir, je n’ai plus envie de simuler quoi que ce soit.

Ella

Mes collègues du cabinet Milstock and Rowe forment un groupe éclectique. C'est ici que William et moi avons fait notre stage de fin d'études. Une fois diplômé, William a intégré la société de son père, fondée par son grand-père il y a plus de soixante-dix ans. Très *select*, le cabinet a pignon sur rue et dessert l'élite de l'industrie de la pub. Quant à moi, Léonard Milstock m'a proposé un poste comme associée et j'ai accepté, ravie.

Il est rare qu'on se dispute, William et moi, mais quand j'ai décidé de signer, on n'était vraiment pas d'accord. Il trouvait que ce n'était pas judicieux pour ma carrière de choisir un petit cabinet inconnu au bataillon. Mais je m'y sentais bien et on me confiait des affaires que jamais on n'aurait attribuées à un jeune diplômé dans un gros cabinet. C'était là l'un des avantages d'une petite structure, et je trouvais que cela compensait largement le salaire modeste et le manque de prestige. William voyait les choses d'un autre œil : salaire et prestige se trouvaient tout en haut de ses priorités professionnelles. Je ne fonctionne pas comme ça.

– Salut, Régina !

Je souris à la réceptionniste en arrivant au bureau. Nous sommes censés commencer la journée à huit heures

et j'ai un quart d'heure de retard, comme toujours. Apparemment, ça ne choque personne, d'autant que la plupart du temps je pars bien après dix-neuf heures. Il n'y a rien à faire : la ponctualité et moi, ça fait deux.

– William a téléphoné et il veut que tu le rappelles. Il m'a demandé de vérifier ton planning. Il voulait savoir si tu étais libre pour une consultation, pour un de ses nouveaux clients.

Aïe. Il sait donc que mon histoire de déposition maternelle était un mensonge.

– Régina, ça t'ennuierait de demander à Gigi de le rappeler pour réserver le créneau qui lui convient ?

Je hausse les sourcils en la regardant et elle comprend. Elle me renvoie mon sourire, enchantée d'être dans mes petits secrets.

Régina est notre réceptionniste depuis pratiquement un an. Elle a la quarantaine bien tassée et elle vit avec huit chats, comme le suggère sa déco de bureau, surchargée de félins. En surface, c'est une femme entre deux âges totalement ordinaire, un peu enveloppée, avec un penchant pour les pantalons qui boudinent légèrement son cul rebondi, pour les chemises en crêpe fluides et imprimées de fleurs, et les chaussures plates et confortables. Voilà pour les apparences. Mais dès qu'elle ouvre la bouche, les apparences volent en éclats.

Jamais je n'ai rencontré de femme qui ait une voix plus sexy que la sienne. Ni d'homme, d'ailleurs. Elle ronronne comme une reine du sexe, pas comme le nounours qu'on pensait avoir devant soi. J'en mettrais ma main à couper : si elle se recyclait dans le téléphone rose ou les livres audio érotiques, elle gagnerait un million de dollars par an. Dès qu'elle prend sa voix chaude et sensuelle, elle peut demander n'importe quoi : les hommes tombent

sous le charme et cèdent. Cette femme-là, ce personnage au timbre irrésistible, je l'ai surnommé Gigi.

J'ai déjà fait appel aux talents de Gigi plus d'une fois. Quand je dois annuler un rendez-vous à la dernière minute par exemple, et que je sais que mes clients masculins vont mal le prendre, je lui demande de les appeler... En entendant sa voix si craquante, ils acceptent beaucoup mieux.

Au bureau, personne ne sait comment Régina et moi nous sommes rencontrées, il y a tant d'années. Au premier abord, nous paraissions tellement différentes que tout le monde doit imaginer que c'est une amie de ma mère. Mais ce n'est pas le cas. Régina est ma meilleure amie. C'est la femme qui m'a sauvé la vie. Évidemment, si vous lui en parlez, elle vous dira que c'est moi qui ai sauvé la sienne. Qui sait, nous nous sommes peut-être mutuellement sauvées...

Léonard Milstock, soixante-quinze ans, est l'un de mes deux patrons. Je n'ai rencontré Frederick Rowe, le second, qu'à une seule occasion. Et pourtant, son nom reste collé sur la porte et d'après la rumeur, il perçoit toujours un salaire. Les deux hommes sont meilleurs amis depuis l'école primaire, et quand ils se sont associés, je n'étais même pas née. Dans ce duo, c'est apparemment M. Rowe qui veillait à la bonne marche du cabinet. Mais il a pris sa retraite il y a quelques années, à cause des problèmes de santé de son épouse. Ce qui nous reste, c'est donc l'autre moitié du tandem, la plus désordonnée.

Je pénètre dans le bureau de Léonard, et je m'efforce de dénicher une chaise sous les piles de dossiers, dont dépassent des bouts de papier par myriades. Je déplace

trois vestes dont je pourrais jurer qu'elles sont là depuis au moins deux ans et je les accroche, tandis que Léonard commence à me parler de l'affaire à laquelle nous travaillons tous deux. Pendant qu'il parle, je réorganise toutes les chemises qu'il a laissées ouvertes sur le fauteuil, et je jette une douzaine de numéros du *Wall Street Journal*, qui datent de plus d'un an. Soit il ne remarque pas, soit mes rangements ne l'embêtent pas : il poursuit sans s'interrompre une seule seconde et me met au courant pendant que je m'affaire.

– Il faudra que tu t'occupes de la déposition toute seule cet après-midi, conclut Léonard tout en réglant son compte à un hot-dog aux poivrons que Régina vient de lui apporter – alors qu'il n'est que dix heures et demie.

– Bien sûr.

C'est dans mes cordes, mais cela me surprend. Cette déposition doit se faire pour le compte d'un de nos plus gros clients. D'habitude, c'est Léonard qui prend la tête des opérations et je reste en retrait. En voyant mon regard interrogateur, il s'explique.

– On me fait une angioplastie cet après-midi.

Il agite la main pour diminuer l'impact de ce qu'il vient de me dire, comme s'il venait de me donner l'heure et non pas d'annoncer qu'il allait subir une intervention majeure.

– Une angioplastie ! Vous allez bien ?

– Mais oui, mais oui. Les docteurs exagèrent toujours tout de nos jours. S'il me veut sur le billard, c'est pour pouvoir payer les études de son gamin, c'est tout.

– Ça n'a donc rien à voir avec le fait que vous dévoriez un hot-dog aux poivrons tous les matins pour le petit déjeuner. Ça ne veut absolument pas dire que vous n'avez pas pris soin de votre cœur, on est d'accord ?

Je me suis levée et je le sermonne comme si j'étais sa fille, un rôle qu'il me permet d'endosser, à de rares occasions, lorsque ses mauvaises habitudes deviennent inquiétantes.

– Dis donc, minette, quand tu auras mon âge, on verra bien si tu fais attention à ce que tu manges ou si tu t'encarres. Alors tu gardes tes pensées maigrichonnes d'herbivore pour toi, et tu vas préparer la déposition pour notre client. Et je compte sur toi pour qu'il soit content !

J'éclate de rire, parce que je sais qu'il n'est pas vraiment en colère. Il est bourru, c'est tout. Nous ne faisons pas dans la tendresse et le caramel mou, ni l'un ni l'autre. Mais il sait que je l'adore.

– Vous direz à Millie de m'appeler quand ils vous auront remis d'aplomb, d'accord ?

Oui, Léonard Milstock a épousé une femme du nom de Millie. Elle s'appelle donc Millie Milstock. Moi, j'aurais conservé mon nom de jeune fille, mais il y a cinquante ans, quand ils se sont mariés, ce n'était même pas envisageable.

– Oui, bon, d'accord, concède-t-il.

Je lui souris en secouant la tête et je l'observe tandis qu'il termine son encas. Quand ils lui regarderont les veines, ils verront qu'elles sont bouchées par des morceaux entiers de saucisse.